

Collecte de sang

Un Débat qui coagule

JÉRÔME LEVESQUE

Au matin du 13 novembre dernier, la Société canadienne de la Croix Rouge désertait subitement l'immeuble de l'Association Étudiante de l'Université McGill (AÉUM). Elle mettait ainsi terme prématurément à la plus importante collecte de sang annuelle de l'Université, l'amputant de trois jours et se privant du même coup d'environ 700 unités de sang, selon les estimations de la Croix Rouge. Le tollé entourant ce petit « scandale du sang », nous pouvons le constater, refait surface ces jours-ci à l'occasion de la nouvelle collecte de sang.

La controverse qui avait échaudé la Société touchait le questionnaire anonyme qu'elle distribue aux donneurs potentiels. On pouvait y lire entre autres : « Si vous êtes un homme, avez-vous eu des relations sexuelles avec un autre homme depuis 1977, même une seule fois ? ». Cette question figure toujours au questionnaire de la Croix-Rouge. Celui qui y répond dans l'affirmative, comme à n'importe quelle autre question, voit sa candidature tout simplement rejetée.

À l'automne, on était monté aux barricades, des deux côtés. Pendant que l'Association des lesbiennes, bissexuels, gais et transsexuels de McGill (LBGTM), soutenue par l'Association étudiante, criait à l'homophobie, on était furieux chez les organisateurs de l'événement. Plusieurs en voulaient à ce moment-là au président de l'Association, Chris Carter, pour avoir selon eux outrepassé le mandat que lui avait confié l'AÉUM concernant cette affaire, et

d'avoir poussé trop loin sa démarche de protestation, au point de causer le départ précipité de la Croix-Rouge.

Pour plusieurs détracteurs de M. Carter, la situation était claire : la Croix Rouge ne reviendrait plus à McGill. Le lien de confiance sur lequel insistait tant la Croix-Rouge avait été brisé... Or, l'organisme est bel et bien revenu. Comme entendu depuis le mois d'août dernier semble-t-il, la collecte de sang organisée par les étudiants des départements de Génie et des Sciences a en effet lieu depuis hier, à l'immeuble McConnell d'Ingénierie. Évidemment, le questionnaire n'a pas été modifié d'une seule virgule. Même la LBGTM poursuit ses protestations sur les lieux mêmes de la collecte, distribuant exactement le même dépliant qu'en novembre. Comme quoi plus ça change...

En réponse à toutes les protestations qui ont visé la nature discriminatoire de son questionnaire, la Croix-Rouge s'est enfoncée encore plus dans l'ambiguïté. Dans un communiqué émis par l'organisme, on lit que « la Croix-Rouge canadienne se doit de faire consciemment fausse route du côté de la sécurité pour protéger les receveurs de dons de sang et de produits sanguins au Canada ». On comprend la frustration de la commission Kever.

Si la Croix-Rouge en dévoile ainsi un peu plus sur ses politiques, on n'en reste évidemment encore qu'aux mots. « En pratique, rien n'a vraiment changé », a constaté Darrell Tan, qui occupait hier la table montée par la LBGTM pour sensibiliser les étu-

dants à sa cause. « L'homophobie est toujours présente, et beaucoup de gens ne sont pas encore sensibilisés », a-t-il ajouté.

Les arguments de la Croix-Rouge, cependant, s'ils demeurent les mêmes, sont toujours aussi difficiles à contourner. Ils s'appuient entre autres sur une enquête fédérale remontant au mois d'octobre 1994, qui révèle qu'à l'époque, environ 81 % des cas de séropositivité chez les hommes canadiens étaient répertoriés parmi la communauté homosexuelle. Si seul le sang contaminé est en question, et que personne ne peut être jugé d'avance sur le simple fait de son orientation sexuelle, il reste que les statistiques prises isolément

donnent en partie raison à la Croix-Rouge. La question litigieuse peut effectivement, statistiquement parlant, réduire les risques de contamination du stock de sang.

Mais lorsque la LBGTM suggère une question plus englobante et moins discriminatoire, qui parle de « relations sexuelles non-protégées », sans restriction quant au sexe ni à l'orientation sexuelle, elle reçoit comme réponse que la question dite discriminatoire est en fait imposée à tous ses fournisseurs, sous peine de perdre son permis, par la Food and Drug Administration américaine. Cette dernière fractionne en effet certains des produits sanguins canadiens. Faudra-t-il donc occuper le

Capitole ?

Il n'en demeure pas moins que la Croix-Rouge est maintenant prête à discuter, ce qui n'était pas le cas en novembre. Bien que les détails ne soient pas encore définis, on devrait assister en avril prochain à un débat entre quatre intervenants, deux en accord avec les politiques de la Société et deux de ses détracteurs.

Il est peut-être temps que la Croix-Rouge bouge vraiment et se donne une position plus claire. Si c'est déjà le cas, personne ne semble au courant. En piétinant aussi longtemps sur cette question qu'on l'a fait pour le chauffage des produits sanguins canadiens, l'attente risque d'être longue.



PHOTO: SOPHIE MAYES

QUI PAIE POUR LES SUCCÈS ÉCONOMIQUES CANADIENS À L'ÉTRANGER ? RÉPONSE EN PAGE 3

A.C.E.M.

Un nouveau souffle pour la relève

MARTINE DUROCHER

Trop souvent, les ambitions des étudiants gradués sont étouffées par l'accès très limité au capital dans les institutions bancaires et gouvernementales. Il ne reste alors qu'une seule porte de sortie : l'entreprise privée. Dans ce contexte, l'Association Communautaire d'Emprunt de Montréal (A.C.E.M.) sert de lien entre les investisseurs privés et les plus démunis en quête de prêt.

L'A.C.E.M. est une corporation à but non-lucratif. Elle permet à des particuliers ou à des as-

sociations s'étant vu refuser des prêts bancaires de concrétiser plus facilement leur projet d'entreprise. Cette association vise particulièrement les plus démunis de la population, soit ceux qui n'ont pas accès aux traditionnels emprunts bancaires. Ce sont donc surtout les immigrants, les femmes monoparentales et les étudiants qui profitent de ce genre de programmes. En effet, l'A.C.E.M. doit son apparition à différents organismes communautaires qui voyaient dans les quartiers pauvres de Montréal un grand potentiel d'auto-développement, mais trop peu de capitaux.

En plus de fournir cette aide financière,

l'A.C.E.M. procure à ses membres un suivi administratif. « Nous donnons à nos membres un support moral, des conseils financiers et, si nécessaire, une formation appropriée sur le monde des affaires, jusqu'à ce qu'ils deviennent autonomes », explique M. Milder Villegas, coordonnateur de l'association. En effet, la formation académique n'est pas une des conditions à l'éligibilité. Ce qui compte pour l'A.C.E.M. c'est d'avoir un projet viable, qui génère un impact social positif.

Tous les jeunes entrepreneurs doivent ainsi passer par les étapes guidées de développement d'idées, de plan d'affaire, d'opérationnalisation, de démarrage et d'accompagnement une fois le projet en marche.

À ce titre, les étudiants - souvent mis à part pour cause de jeunesse et d'inexpérience - auront prochainement une branche spéciale à l'intérieur de l'A.C.E.M. Le projet « Préparons la relève », actuellement à l'essai avec l'Université Concordia

et l'UQAM, vise en effet à faciliter le démarrage d'entreprises par des diplômés universitaires récents. Les projets considérés trop risqués par les institutions bancaires auront ainsi enfin une chance de se concrétiser. Deux finissants en littérature pourraient, par exemple, conceptualiser une maison d'édition qui donnerait la chance aux jeunes écrivains d'être publiés... Ce projet rencontrerait les deux conditions au prêt, tout en aidant la relève. L'argent est là, il faut les idées.

Malgré le risque inhérent de l'entreprise, le taux de réussite se maintient à 94%. Le seul inconvénient d'un prêt à l'A.C.E.M. est sans doute le taux d'intérêts élevé que l'Association doit exiger de ses débiteurs. Mais si vous n'avez pas froid aux yeux et que votre idée en vaut vraiment la peine, n'hésitez pas à vous lancer en affaires!

Pour se lancer, le numéro de l'A.C.E.M. est le 844-9882

Vin et Fromage - ven., janvier 24 - 19h00 -

3521 Université (angle Milton)

Pouper "Potluck" - ven., janvier 31 - 19h00 -

3521 Université (angle Milton)

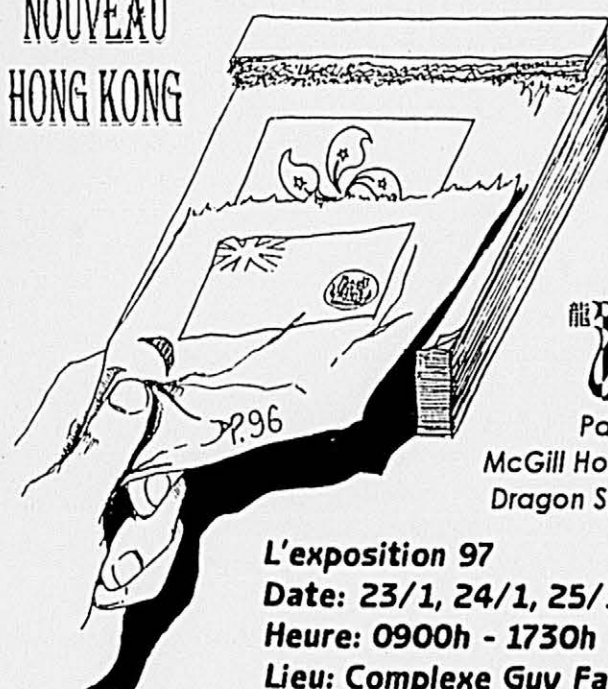
Groupe de discussion:

Bisexuels (mer.), Femmes (jeu.), "Coming Out" (ven.), Hommes (ven.)

Pour plus d'information: 398-6822

<http://vub.mcgill.ca/clubs/lbgm/>

LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU HONG KONG



龍 金

Par

McGill Hong Kong
Dragon Students'

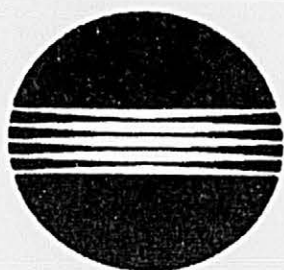
L'exposition 97

Date: 23/1, 24/1, 25/1

Heure: 0900h - 1730h

Lieu: Complexe Guy Favreau

L'ouverture commence à 1200h janvier 23



MINOLTA

CENTRE BUREAUTIQUE

DIRECTEMENT DU MANUFACTURIER

*L'endroit où aller
pour vos besoins en copies,
édition et services bureautiques*

TARIFS SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS

- Copies noir & blanc et couleur •
- Cartes à puces pour libre-service •
- Aucune attente (plus de copieurs par utilisateur) •
- Location horaire d'ordinateurs (Mac et PC) •
- Service de télécopies •
- Sorties digitales couleur (jusqu'à 11X 17 marges perdues) •
- Copies couleur sur carton •
- Impression sur chandails, tapis de souris, etc. •
- Laminage, plastification et reliure •

NOTRE ÉQUIPE DE PROFESSIONNELS DYNAMIQUES
ET COURTOIS VOUS ATTEND!

920, Sherbrooke Ouest (coin Mansfield)

P E R S O N N E L D E M A N D É

V I V E Y O D A

PAGE 2, LE 21 JANVIER 1997

il y a 20 ans...

À l'occasion de son vingtième anniversaire, le McGill Daily français vous propose chaque semaine un article provenant de ses archives.

C'est quoi ma devise ?

Andrew Porter - 20 mars 1979

Une société démocratique, tant en théorie qu'en pratique, ne fonctionne que si certains principes de base sont acceptés par tous ses acteurs.

Il est nécessaire qu'une démocratie libérale (notez le petit L) ait des lois qui tolèrent les idéologies progressistes et les idées nouvelles qui peuvent changer ou améliorer le système en place. Elle doit, sans doute, sauvegarder les droits des individus tout en conservant l'ensemble des règles qui régissent les rapports des personnes constituant une même société.

De plus, la liberté d'expression est une base fondamentale d'une société libre et démocratique, elle doit permettre un échange d'idées positives créatrices qui ne soit pas obstrué par l'état, les forces policières, les couches dominantes possesseurs de capitaux ou les politiciens-bureaucrates qui contrôlent des outils du peuple.

Ces principes, même si nos leaders politiques et hommes d'affaires nous font croire le contraire, se font actuellement ronger par les forces policières. Un regard sur les trois commissions d'enquête sur la GRC depuis 1976 démontre que ce ne sont pas seulement les partis politiques, groupes progressistes et presses non-conformistes qui subissent l'attaque de forces policières. Nous sommes rendus au point où des institutions démocratiques comme des syndicats, groupes de pression et nos « tours d'ivoire » (les universités) font l'objet d'attaques subversives et d'espionnage. Il n'y a là rien de neuf : il faut bien remarquer que cette pratique policière est en effet maintenant devenue quasi-normale dans certains milieux.

Au fédéral, la loi sur la protection des individus (1973) donne le droit aux policiers de « taper » une personne sans qu'elle le sache si elle est considérée comme « subversive » (un terme mal défini dans la loi fédé-

rale). Le Bill 26 (1978) donne à la GRC le pouvoir d'ouvrir du courrier et il y a d'autres lois qui laissent la porte ouverte aux forces policières pour ainsi violer les normes démocratiques. Au Québec, nous sommes plus familiers avec des lois fédérales comme la Loi des mesures de guerre appliquée pendant la Crise de la conscription et en Octobre 1970.

Mais aussi importante que ces lois qui restreignent les libertés civiles est l'influence que des agents de police ont dans certains milieux syndicaux. Depuis trois semaines, on a la chance d'entendre que le gouvernement québécois n'est pas préoccupé du fait que sa force policière dépense plus de 15 millions pour espionner des syndicats démocratiques.

« Opération public », mis sur pied sous le régime Bourassa sous le nom « Dragon 2 » pour espionner les syndicats, ne semble pas inquiéter un gouvernement qui dit avoir un préjugé favorable envers les travailleurs. L'espionnage des syndicats, selon les dires de la Sûreté du Québec, a pour but d'empêcher des groupuscules marxistes-léninistes de s'emparer du contrôle des syndicats; le Premier ministre Lévesque a même qualifié cette opération de « légale et normale ».

Cette interprétation laisse entendre que les forces policières ont le droit d'infiltrer nos institutions pour amasser des dossiers noirs sur certaines gens qui participent au progrès démocratique de notre société. Il est ironique que le PQ, qui a subi les nombreuses attaques de la GRC lors de la Crise d'Octobre en 1970 et le vol de ses listes de membres en 1973 peut pardonner de tels gestes antidémocratiques contre nos syndicats québécois quand il est au pouvoir.

Le PQ a fait des changements au code du travail pour permettre aux syndicats de négocier à base égale avec leurs employeurs; ces changements ont « démocratisé » les syndicats davantage et ont permis à

d'autres travailleurs de s'organiser plus facilement sans le tamisage de leurs patrons.

Est-ce que le PQ joue avec les principes démocratiques en donnant d'une main et en frappant de l'autre ? Avant sa venue au pouvoir, le PQ n'avait pas peur de dénoncer la subversion policière dans nos institutions démocratiques, et maintenant qu'il est au pouvoir, a-t-il peur des chiens de garde qui l'entourent dans la société ?

ACTIVITES

L'Association des francophones et francophiles de McGill tiendra ses élections annuelles le 23 janvier à 17hrs 30, au B-9 du Shatner Building. Avis aux intéressés : tous les postes sont ouverts (président, vice-président et vice-président finances).

Bourse René-Payot : concours international de journalisme radio. Prix à gagner : 11 000 \$ pour effectuer un stage de formation professionnelle en Europe. Date limite d'inscription : 6 mars 1997.

Pour plus d'informations, contacter André Béliveau au 597-5759.

PenUmbra, L'Association des Femmes de couleurs : lancement d'un nouveau journal à la recherche d'écrits de nature fictive, poétique, ou critique. Les écrivains, femmes de couleurs, sont encouragées à aborder les thèmes de classes, des handicaps, de l'immigration, du SIDA, de l'homosexualité... 398-7432.

Skieurs Demandés, pour la société de recherche sur le cancer. Tous les samedis, du 18 janvier au 15 mars. Les bénévoles aideront avec les inscriptions et la collecte des dons. Les passes seront fournies. Appeler Nancy Wilson au 861-9227, poste 28.

Le Département d'Études Slaves présente un mini-festival de films russes. Les 21 et 22 janvier, dès 16 heures, on projette *The Legend of the Surami fortress*, de S. Paradjanov, l'adaptation exubérante d'un conte national allégorique. Ce film de 1984 est en géorgien avec sous-titres anglais.

Le 23 janvier, toujours à 16 heures, on présente *Makarov*, un portrait du poète Alexandre Serguéievitch Makarov dans le cadre d'une réflexion angoissée sur la société violente qu'est devenue la Russie. Ce film est en russe.

Le mercredi 29 janvier, enfin, il s'agit de *Une Romance cruelle*, de E. Riazanov, l'adaptation de la pièce de théâtre *La Fille sans dot* de D'Ostrovskii.

Tous ces films sont gratuits et sont projetés au local GGG (« le salon russe ») de l'édifice Bronfman.



McGill Daily
FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP), de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

Le MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaçtion en chef
Marc-Antoine Godin
Loïc Bernard

rédaçtion nouvelles
Jérôme Lussier

rédaçtion culture
Magali Boisier
Nadine Baladi

mise en page
Loïc Bernard
Albert Albala

correction
Maude Laparé

collaboration
Martine Durocher
Jérôme Lévesque
Maude Laparé

Philippe LeMay-Boucher

Laurent Thomet

Richard P. Henri

Tristone E. Landry

José Belliveau

Pierre Angers NGuyen

photographie
Sophie Mayes

Le MCGILL DAILY

coordination de la rédaçtion
Idella Sturino

gérance
Marian Schrier

assistance à la gérance
Jo-Anne Pickel

publicité
Boris Shadov et Lettie Matteo

photocomposition et publicité
Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily Français vise à alléger le texte et ne se veut nullement être discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,
 Montréal, Québec, H3A 1X9.
 (514) 398-6784/5
 Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,
 Montréal, Québec, H3A 1X9.
 (514) 398-6790
 Télécopieur : 398-8318

BLOC
FRANCOPHONE

ASSOCIATION DES FRANCOPHONES
 ET DES FRANCOPHILES
 DE MCGILL

À CONTACTER: SIMON DESCHAMPS
 BUREAU 417
 ÉDIFICE SHATNER, 3480 MCTAVISH
 TEL: 928-0178
 E-MAIL: SDESCH@PO-BOX.MCGILL.CA

COMMISSAIRES FRANCOPHONES
 ET CAUCUS FRANCOPHONE

À CONTACTER: TRISTAN E. LANDRY
 ET ELISABETH (BABETTE POUR LES
 INTIMES) GOMERY
 E-MAIL:
 73671.2044@COMPUSERVE.COM

La Tête dans le sable et la main dans la poche

C'est hier que prenait fin la croisade Chrétienne dans les terres d'Asie où quelque 400 valeureux chevaliers ont voulu raffermir les liens qui tissent le maillon économique entre le Canada et les pays d'Extrême-Orient. En deux semaines, Équipe Canada aura signé une multitude de contrats et d'ententes qui pourront, espérons-le, rattraper un déficit commercial encore trop important. En effet, la Thaïlande et les Philippines profitent deux fois moins de nos produits que nous des leurs. C'est cette dépendance qui met le Canada dans une impasse.

Mais ce que cette mission commerciale nous aura surtout permis de constater, c'est que le pacifisme canadien et son habituel refrain de promotion de valeurs humanitaires n'est promu que lorsque les intérêts économiques du Canada ne se trouvent pas en jeu. Le « trip asiatique » a servi de leçon aux premiers ministres : ceux-ci ont clairement évité de s'attaquer aux abus évidents faits envers les travailleurs asiatiques. C'est un silence qui les rapproche bien plus de l'assentiment que de la condamnation.

La Loi du 26 décembre en Corée du Sud qui fragilise la protection du travail, l'exploitation des enfants dans les industries des Philippines et l'omniprésence de la propagande communiste dans certains pays d'Asie ne sont encore que des « problèmes locaux » dont il vaut mieux ne pas s'occuper. Aux yeux des négociateurs canadiens, les enjeux sont encore trop importants en vue de l'ouverture des

marchés canadiens en Asie. Le Canada s'est donc appliqué à reconnaître comme indépendants les dossiers politiques et économiques, des dossiers qui devraient normalement être liés dans l'optique d'une politique sociale. Ainsi le discours de nos politiciens contribue à polariser le débat à l'extérieur des rencontres d'affaires outremer : d'un côté, on a la tran-

que mercantiliste nous mène à la croisée des chemins : les consommateurs canadiens sont-ils prêts à payer le prix de leur soit-disant bonne conscience, à sacrifier leurs précieux dollars pour s'assurer que le travail a été fait par des adultes consentants ? Si l'on achetait au prix réel nos t-shirts *made in Korea* à douze dollars, c'est-à-dire selon nos normes de travail et la loi du

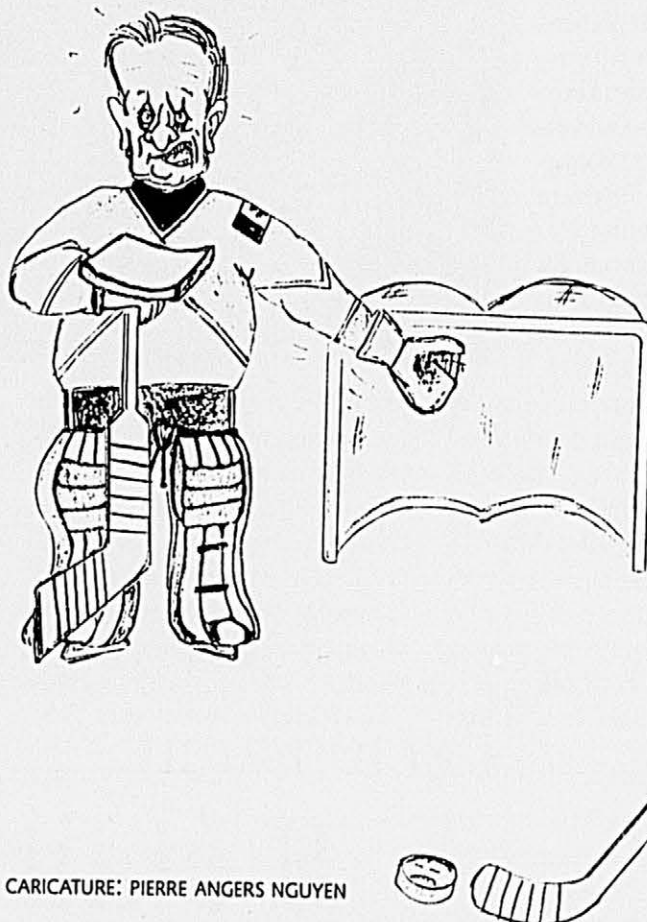
vouloir redorer son blason. Déjà l'affaire Tran avait terni l'image d'un Canada défenseur des droits de l'homme. Le gouvernement canadien tarde encore à faire libérer cet homme d'affaires d'origine vietnamienne faussement accusé d'une fraude d'un million de dollars.

Le pacifisme canadien est devenu passivité. Dans sa prison du Vietnam, M. Tran n'est pas un « problème local » mais l'illustration tragique du laissez-faire d'un Premier Ministre qui mélange les priorités d'un agenda (...chargé ?) aux droits fondamentaux de l'Homme et des travailleurs. À l'aube du troisième millénaire, dans un monde que l'on croit plus évolué, la mondialisation frappe un mur, une barrière culturelle, un poste de péage qui rend toute entente difficile.

Le match des étoiles est terminé, la puck roule maintenant du côté du Soleil levant. Mais le développement des liens économiques entre l'Asie et l'Amérique du Nord ne peuvent pas continuer à nier des problèmes d'ordre politique et social, mais au contraire, les gouvernements impliqués doivent-ils reconnaître et retrouver l'intersection humaine de leurs échanges.

Le Canada se doit de contourner cette impasse et d'enfin lever le bras contre le crime humanitaire. Malheureusement, les relents communistes de certains pays asiatiques ont fait frémir les hommes politiques canadiens qui, par leur inaction, demeurent bel et bien les pions d'un jeu où la partie est perdue d'avance.

Anne Trépanier et Loïc Bernard
 pour l'équipe du Daily français



CARICATURE: PIERRE ANGERS NGUYEN

Considérant que vous êtes passionné (ée) de journalisme étudiant.

Considérant que vous êtes très intelligent (e) et beau (belle).

Considérant que vous savez où est le local B-03 du Shatner.

Considérant que vous n'avez rien à faire le mardi à 17:30h.

Alors qu'il soit résolu que vous assistiez à notre folle réunion hebdomadaire, tous les mardis, à 17:30h, au local B-03 du pavillon Shatner. En plus, c'est l'un.

Au pays des contes de Fay

MAGALI BOISIER

Depuis quelques années déjà, nos amis les bêtes font un retour en force au sommet des *hit-parades*. Je ne parle pas ici des Beastie Boys mais plutôt de l'épidémie des 101 points tachetés qui a fait éruption dans les magasins au temps de Noël, ou encore des aventures de Babe le cochon ou de Flipper le dauphin... On remarque également que les musées sont eux aussi frappés par cette contagion.

Pour ne rien devoir à la belle bovine de Joe Fafard qui s'affiche sur les murs du musée des Beaux Arts, le musée d'Art contemporain présente une figure de proue de cet « art animalier », William Wegman, dans le cadre de l'exposition *Contes de Fay*. William Wegman, c'est ce drôle d'artiste qui habille ses chiens en humains et les fait poser devant l'objectif. Ceux-ci sont aussi célèbres que leur inventif maître : Man Ray, Fay et Battina (quelques-uns des chiens Braque de Weimar avec qui l'artiste a travaillé) sont des habitués de *La rue Césaire* et des vétérans en matière de produits publicitaires.

William Wegman semble en fait avoir trouvé le bon filon. Il est aujourd'hui mondialement connu et les musées s'arrachent ses œuvres comme des petits pains. À tout seigneur tout honneur... L'artiste est aussi iconoclaste qu'inclassable. M. Wegman a conduit ses réflexions à coup de tâtonnements comme d'autres à coup de convictions. Expérimentaliste avant toute chose, il a testé, copié, travaillé des maté-

riaux aussi divers que la terre, le polystyrène, les cils ou les carottes. Il s'est essayé à l'art pictural, peinture ou dessins, à la sculpture de composition, puis s'est résolument tourné vers la photographie au début des années 1970. Si la photographie s'impose donc aujourd'hui comme le support privilégié de son œuvre, il n'en a pas été toujours de même. De document photographique à œuvre à part entière, la photographie a fait doucement sa place dans l'imaginaire de Wegman, donnant à son art une démarche intellectuelle fortement teintée de philosophie.

C'est au début des années 80 que l'artiste se met à utiliser un procédé qui relève encore de l'innovation : le polaroid grand format. Le musée d'Art contemporain de Montréal expose jusqu'au 16 mars deux des séries de photographies couleur les plus caractéristiques de la démarche de William Wegman durant cette période. Deux thèmes principaux se dégagent de l'ensemble de la production de l'artiste : le problème de la perception et celui de l'identité. L'artiste se demande ainsi plus précisément où se situe la réalité et la fiction. Il s'interroge sur la place qu'il faut accorder à l'imagi-



naire et au merveilleux. Est-ce que notre conception du temps est véritablement la bonne? La critique sociale des milieux bourgeois américains associée aux histoires de contes de fées est également un bon moyen de questionner avec humour la conception que nous avons de la société.

Retraçant l'histoire du Petit Cha-

peron Rouge et de Cendrillon en une succession de moments clés, William Wegman s'amuse dans ces œuvres à mélanger les genres. Il assemble en un mélange hétéroclite la référence à l'imaginaire de Perreault, la précision réaliste des décors et la présence surréaliste du chien déguisé en humain. De ce mélange insolite résulte un jeu intéressant sur l'apparence, la réalité, le paradoxe et l'absurdité. L'expérimentation s'impose toujours, pour sa part, comme une évidence. Imaginez simplement que certaines photos présentées dans cette exposition ont nécessité plusieurs jours de travail de la part de toute une équipe! La

grande technicité des images ressort de façon plus frappante encore lorsqu'on réalise la difficulté qu'il y a à travailler avec des animaux, beaucoup moins dociles que de réels acteurs et assurément moins expressifs que ces derniers.

Bien que l'abstraction ne soit pas de mise dans cette recherche permanente du faux naturel travaillé,

l'œuvre de William Wegman n'en demeure pas moins complexe et d'une grande richesse. Certes l'artiste s'amuse et nous fait rire grâce aux allusions que soulèvent ses photos ou par l'ajout d'un élément incongru. D'apparence simple et divertissante, ces photographies sont accessibles à petits et grands, mais quelle idée étrange d'habiller ses chiens en humains pour dénoncer les travers de la société! Insolite mais terriblement génial et efficace. En un regard, l'œil a fait le tour de l'image, noté la richesse des couleurs et remarqué la perfection des détails. L'esprit saisit le moment clé, savoure la justesse de l'instant capturé, du trait perfide, habilement décoché. L'ensemble est vraiment frappant et l'admiration se joint rapidement au plaisir qu'il y a à déambuler devant ces belles histoires illustrées.

À y bien réfléchir, l'humour et le sérieux restent inséparables de cette œuvre singulière. Et si on vous demande pourquoi vous faites de si grands yeux, vous pourrez toujours répondre, « c'est pour mieux regarder mon enfant »!

Les Contes de Fay au musée d'Art Contemporain, 185 rue Sainte-Catherine ouest, métro Place-des-Arts du 15 janvier au 16 mars. 847-6226

Activités Culturelles

La Nuit des Assassins

pièce de José Triana présentée à la Salle Fred Barry jusqu'au 8 février, à 20h 30. Pour information et billets, 790-1245.

Répercussions '97

musique du monde, en concert vendredi le 24 janvier, 20h, à la cathédrale « Christ Church ». Les billets sont de 15\$, en vente aux comptoirs admission ou à la porte. 990-2184.

Épopée en Amérique

série télévisée de treize épisodes qui s'initie à l'histoire du peuple Québécois, de la « petite » histoire. Diffusée le lundi à 21h sur les ondes de Télé-Québec.

Jeux d'enfants

lauréats du concours 1996 de l'OSM se joignent au comédien Lorne Elliot, à Jacques Lacombre et à l'OSM pour un concert à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts le dimanche 26 janvier, 14h 30. Renseignements: 842-3402.

Kim Stockwood

interprète de « You Jerk! », et Wendy Lundy, au Cabaret. Jeudi le 23 janvier, billets: \$8.78+taxes. 845-2014.

Danséchange

danseurs de la France, des Pays-Bas et du Québec, à l'Espace Tangente, du 23 janvier au 2 février. Billeterie à l'Agora de la danse, \$12 pour étudiants. Pour information: 525-1500.

Il était une fois un opéra

NADINE BALADI

Vous n'êtes plus la réplique vivante du petit poucet et vous avez passé l'âge de croire au Chat botté?

Qu'à cela ne tienne, ces prérequis ne sont plus nécessaires aujourd'hui pour s'évader dans le monde magique de Cendrillon. L'ère des contes de fées semble à son apogée dans le domaine des arts...pour adultes. Et McGill sera la première à vous le confirmer. *La Cenerentola*, mélodrame joyeux de Rossini, présenté du 23 au 27 janvier par la faculté de musique, est la version « opéra » du conte merveilleux et saura plaire aux esprits souhaitant se perdre dans le monde magique de la musique, du chant, du comique et de la romance.

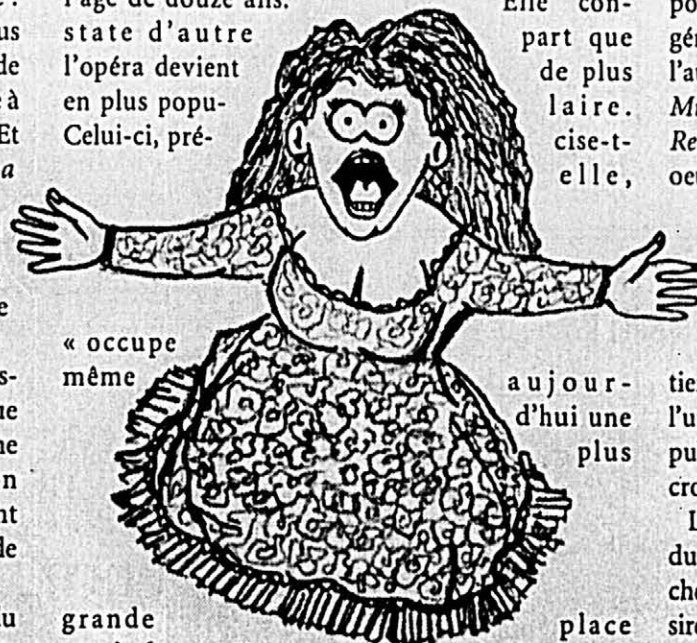
La Cenerentola, créée il y a près de deux siècles, est inspirée de l'histoire de Cendrillon mais n'a conservé que l'essentiel du conte que nous connaissons: la fée-marraine y est remplacée par un philosophe, nommé Don Magnifico, et le soulier de verre par un bracelet. Mêlant l'amour, l'intrigue, la jalousie et le comique, le récit de Rossini a un heureux dénouement.

Cette œuvre est la deuxième mise en scène majeure du département d'Opéra de McGill, département en pleine expansion et dont le talent ne cesse de surprendre. Le programme compte une centaine d'étudiants dévoués cœur et âme au chant. Pour faire partie des heureux élus du département de musique, les étudiants doivent d'abord passer une première audition. Une seconde suivra s'ils espèrent décrocher le rôle-titre lors des concerts auxquels ils sont tenus de participer. Il leur faudra pour cela se ranger parmi les meilleurs du département.

Les élèves enregistrés dans le programme d'Opéra au niveau Bac n'ont néanmoins pas tous une expérience

poussée en art lyrique. Dixie Ross Neill, directrice du programme, explique que certains étudiants, par contre, chantent dans des comédies musicales depuis l'âge de douze ans.

Elle constate d'autre part que l'opéra devient de plus en plus populaire. Celui-ci, pré-



« occupe même

grande place au sein du corps étudiant qu'il ne le faisait il y a quelques générations ».

Cet essor pour un art qu'on a longtemps qualifié de snob est, d'après la directrice, un résultat direct de la présente situation économique. « De plus en plus, les jeunes s'embarquent dans les études qui leur plaisent au lieu de rechercher la profession qui offre de la sécurité puisque de toute manière il y a si peu de sécurité dans l'emploi, indépendamment du type de boulot ».

Le baryton Micheal McCraw est un élève en maîtrise dans le programme et interprète le rôle de Don

Magnifico dans la pièce. Elle ajoute que « les comédies musicales de l'Opéra ou *Les Contes de fées* sont très populaires et touchent un public général. Il s'ensuit que l'audience de *Miss Saigon*, inspirée de *Le Fantôme de l'Opéra*, est très nombreuse. *Le Fantôme de l'Opéra*, inspirée de *Le Fantôme de l'Opéra*, est très nombreuse. *Le Fantôme de l'Opéra*, inspirée de *Le Fantôme de l'Opéra*, est très nombreuse.

Sans hésiter, elle sent les réactions de la compagnie. Malgré la réaction, il tient à justifier l'univers de la musique, public qu'une bonne œuvre peut atteindre.

L'opéra d'aujourd'hui, du théâtre, les chercheurs de perspectives d'échapper les émotions fortes beaucoup plus qu'une super-œuvre. La communauté sensibilisée en assurant la présence de *Cenerentola* présente symphonique de Vernon du 23 au 27 janvier à 19h. BILLETS D'ÉTUDIANT

Sacha et Shelmerdine

Orlando refiguré en gestes et en mots

RICHARD P. HENRI

Dans le Théâtre intime, très intime, de l'Espace La Veillée, la jeune compagnie théâtrale Imagina Mundi présente, jusqu'au 2 février, *Sacha et Shelmerdine*, un conte poétique inspiré du roman *Orlando* de Virginia Woolf. Cette pièce, mise en scène par Chantal Labrecque et interprétée par Kathleen Timmony, est une création empreinte de poésie et de symbolisme, audacieuse mais ambiguë.

Orlando prend pour prétexte la biographie de sa longue, très longue, vie pour raconter ses amours inconclusives : alors qu'il est toujours homme, et amoureux de la princesse Sacha, cette dernière le laisse en plan... Quelques siècles plus tard, après un sommeil mouvementé, il se réincarnera en femme : Mme Orlando, d'abord réticente, acceptera finalement d'assumer son nouveau rôle féminin, se laissera même aimer par Shelmerdine qui se présente à point nommé : « Madame, vous êtes blessée ! » — « Je suis morte, Monsieur... », et qui deviendra son fiancé passager.

Téméraire, la jeune comédienne Kathleen Timmony tient seule la scène pendant l'heure et demie que dure la prestation. Interprétant tour à tour Orlando narrateur, garçon, homme, femme, c'est avec souplesse et clarté qu'elle passe du récit aux scènes émotives et introspectives du personnage principal. En réalité, dans un espace aussi limité que celui de la salle intime de l'Espace la Veillée, la comédienne se doit d'être irréprochable sur le plan de l'expression gestuelle et faciale. Il est difficile de se penser tout à fait seule sur la scène lorsque l'on évolue à moins de cinq mètres du public.

On pourrait néanmoins s'interroger qui de l'assistance ou de la comédienne risque le plus d'être dérangé.

Si le spectateur n'accroche pas, il est susceptible de se sentir quelque peu inconfortable à l'idée de rencontrer le regard de l'interprète ou même de déconcentrer sa prestation. Crainte injustifiée, Timmony nous livre un jeu de scène fort proche du tour de force. Les personnages sont bien campés par des attitudes très travaillées, une utilisation intelligente de l'espace scénique ainsi qu'un bon agencement des temps parlés et musicaux.

L'interprète n'est toutefois pas laissée à elle-même dans son effort : sa complice de travail, la metteuse en scène Chantal Labrecque, l'épaule hors scène en s'occupant de la régie. Le choix musical judicieux et l'éclairage adéquat aident ainsi de façon

appréciable la prestation de la comédienne qui réussit assez bien à transmettre les différents états d'âmes de son personnage.

Il reste néanmoins quelque chose de collégien dans cette représentation de *Sacha et Shelmerdine*. Ceci est sûrement dû au fait que la compagnie Imagina Mundi, née en



1996, n'en est qu'à sa deuxième production et que la pièce s'inspire d'un texte lui-même assez hermétique. L'espace restreint de la salle contraint, pour sa part, l'encadrement de la pièce, le décor et les effets sonores à une certaine modestie et à une polyvalence nécessaire. Chantal Labrecque se tire admirablement de cet écueil de taille : le même rideau représente ainsi successivement le manteau d'une reine, la voile d'un navire, le tapis de la nature... C'est par le biais de cadres sans fond qu'Orlando admire religieusement qu'est suggéré le souvenir de personnages qui ont marqué sa vie... Le soin est laissé au public d'imaginer librement le portrait des personnages mentionnés. On ne s'est pas empêché non plus d'insérer audacieusement un entracte en éteignant la lumière alors que la comédienne se dénudait, changeait de costume dans le noir. Fidèle à sa quête de « l'équilibre entre la gestuelle et le texte », Chantal Labrecque, considérée comme une figure montante du

milieu théâtral montréalais, n'hésite pas à faire appel à des séquences muettes relativement longues où l'émotion passe uniquement par le langage du corps et de la musique. Malheureusement, on ressort néanmoins de la Salle intime de l'Espace la Veillée avec l'impression de ne pas avoir saisi toutes les subtilités de l'histoire d'Orlando version Labrecque. Ce sentiment est en partie causé par la présomption assez lourde de la part des artistes que l'oeuvre première de Virginia Woolf est connue du public. En fait, il est possible que ce conte poétique ne soit véritablement accessible qu'à celles et ceux qui connaissent déjà le héros de Woolf et qui pourront confronter leur vision de ce personnage à celui que Chantal Labrecque met en scène.

Sacha et Shelmerdine, conte poétique. Mis en scène par Chantal Labrecque, interprété par Kathleen Timmony. Théâtre intime de l'Espace la Veillée. Jusqu'au 2 février. 1371, Ontario est. 526-6582.

Jesus Lizard prêche pour sa paroisse

LAURENT

Montréal était, samedi soir passé, une des étapes de la courte tournée de Jesus Lizard sur l'ensemble du continent nord-américain. Originaire de Chicago, le groupe « punk », connu pour ses spectacles dynamiques, a joué samedi dernier au Cabaret devant près de deux cent personnes.

Le spectacle commença à 21 heures 30 avec le groupe UVBC de Montréal. Leur entrée sur scène donna vite le ton de ce qui allait suivre. Un des barmans du Cabaret se mit à chanter à la place du leader de UVBC et au bout de vingt secondes se jeta sur la foule. Après avoir passé le micro au vrai chanteur du groupe qui se cachait au milieu du public, ce dernier monta sur la scène, avec une bière dans une main et un harmonica dans l'autre. Du peu de paroles compréhensibles qui ressortaient de ses vagissements, la consommation de bière et de whisky en grandes quantités semblait être le message. Celui-ci passa inaperçu au milieu d'un public passif. La plupart des gens préféraient discuter ou boire une bière en attendant que le prochain groupe apparaisse.

La musique plus expérimentale de Brainiac, un groupe de l'Ohio, a davantage intéressé les spectateurs. L'amalgame de quelques notes de synthétiseur et d'accords bizarres à la guitare donnaient à ce groupe une certaine originalité. Le public anxieux de voir Jesus Lizard s'en est néanmoins assez vite lassé. Brainiac, lui aussi, a fini son répertoire devant un public immobile.

Jesus Lizard n'est apparu sur scène qu'à 23 heures 15.

Le groupe a commencé très fort en jouant une chanson de leur dernier album s'intitulant « Shot ».

David Yow attendit que les premières paroles sortent de sa bouche pour se jeter dans le public, un rituel pour le chanteur du groupe. L'ambiance au Cabaret monta très vite et au bout de la troisième chanson : « Destroy before reading » de l'album « Down », le chanteur retira son T-shirt. L'habileté de ce groupe à « chauffer » un public leur avait déjà permis de participer à des grandes tournées telles que Lolapalooza en été 1995 ou en tant qu'invité spécial du groupe Rage Against the Machine l'an passé.

Samedi soir, le public en délire devait à nouveau rattraper Yow pendant tout le concert. Ses exploits aériens lui ont même donné le droit de se faire transporter (le terme exact pour ce genre de dévouement sur le public est « swimming » ou « crowd surfing ») d'un bout de la salle à l'autre avant d'être tranquillement reposé sur la scène. En fait le leader du groupe a passé la moitié du temps au milieu de ses fans. Là est peut-être l'intérêt de Jesus Lizard. Contrairement à d'autres groupes plus connus, ils ne sont pas hautains avec leur public et ne se soucient pas de leur image. Assurément, ce quartette est un groupe de rock d'un autre genre.

L'entracte ne dura que deux minutes et le spectacle recommença avec la même énergie. Dès la première chanson de la seconde partie, Yow continua à surprendre le public. Cette fois, il invita une jeune fille qui était montée sur la scène à danser un slow pendant « The best parts », une chanson d'ordinaire moins romantique ! À minuit et demi, le concert était déjà terminé, mais des spectateurs optimistes espéraient toujours, mais en vain, que Jesus Lizard leur offrirait encore quelques minutes de *delirium tremens*.

Si ce que le groupe nous a proposé samedi soir est un avant-goût de leurs cogitations musicales, le succès de leur prochain album est vraisemblablement assuré. Le public montréalais a d'ailleurs eu la chance d'entendre deux des chansons qui en feront partie. Là est entre autre un des buts multiples de cette tournée : en plus de plaire à leur fans déliants, le groupe espère composer la majorité des chansons durant leur parcours nord-américain.

Les mots du monde

Compte tenu de l'absence de traduction française du nouveau « McGill health plan », la section culture a voulu vous mettre au courant des différents sens que peut prendre le mot dent, sans vouloir « avoir la dent dure »...

Avoir les dents longues être très ambitieux.

Avoir la dent avoir faim.

Ne pas laisser rouiller ses dents manger avec appétit.

Se casser les dents sur quelque chose échouer.

Déchirer quelqu'un à belles dents médire cruellement.

Rire du bout des dents rire à contrecoeur.

Sur les dents surmené.

era

la production de *La Cenerentola*. Il médies musicales, comme *Le Phantôme* *Misérables*, deviennent extrêmement lent au-delà d'une élite, un public très it une plus grande sensibilisation de se à la beauté de l'expression musicale. *Madame Butterfly*, ou encore *La Bohème* instruisent le public. Ces ent l'opéra, le rendent moins rebutant ble, car mieux compris ».

ation, McCraw et Ross Neill applaudissent efforts de Pavarotti qui chante en e chanteurs pop comme Sting ou Bono. ction négative des critiques, tous deux r les actions du ténor : « en pénétrant ique populaire, il a démontré au grand ne voix demeure encore une force in- it à émouvoir ».

rd'hui vise, avant tout, les amoureux cinés du processus de création et les performances énergétiques. Les gens dé- à leurs ennuis mondains et recherchant es ne s'en lassent jamais. L'opéra est 'une activité intellectuelle et surtout, officielle parade de mode.

Mcgilloise pourra témoigner de cette istant à une des performances de *La entée en association avec l'Orchestre McGill sous la direction de Timothy 27 janvier.*

à la salle Pollack les 23, 24, 25, et 27 30 et le 26 à 14 hr, 555 Sherbrooke.

rs: \$10. Renseignements: 398-4547

L'Ascension du MDE

Un Mouvement étudiant avec le vent dans les voiles

PHILIPPE LEMAY-BOUCHER

Alors que tous ont en mémoire la récente grève estudiantine du mois de novembre, peu savent en fait ce qui l'a provoqué et coordonné. C'est le Mouvement pour le droit à l'Éducation (MDE), au cœur de la tourmente et du rassemblement, qui a réalisé le coup d'éclat en mobilisant les milliers d'étudiants. Encore tout jeune, le MDE montre des signes de vigueur évidents, et se prépare aux prochaines luttes qu'amèneront inexorablement les coupures dans le secteur de l'éducation.

Après la coalition X, qui s'était formée en opposition à la Réforme Axworthy, quelques associations étudiantes se sont regroupées pour mettre sur pied un mouvement capable de véhiculer un point de vue gauchisant au sein du milieu étudiant de la province, opinion presque absente des débats depuis la disparition de l'ANEEQ (Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec) en 1994. Ainsi donc, le MDE naissait le 13 mai 1995, appuyé tant au niveau collégial

qu'universitaire, et s'inspirant de deux revendications principales : la démocratisation des institutions scolaires et la gratuité à tous les niveaux académiques.

Au début du mois de septembre 1996, le Congrès du MDE rajuste son tir pour tenter de persuader d'autres étudiants à se joindre aux quelques 100 ou 200 qui gravitaient autour de lui depuis sa formation. C'est à ce moment qu'il se propose de combattre la kyrielle de nouveaux frais afférents nouvellement imposés aux étudiants collégiens, l'instauration de la cote R et les 700 millions de dollars de coupures envisagés dès ce printemps par la ministre Marois. Un seul moyen efficace à leurs yeux : la grève générale dès l'automne.

Plusieurs sceptiques voyaient dans cette proposition un moyen de pression trop radical ou encore précoce. Certains ont alors suggéré une grève rotative ou, à la rigueur, générale en janvier mais pas avant. Cependant, le MDE avait déjà entrepris une tournée de la province pour expliquer son plan d'action, et tenter politiser un tant soit peu les foules d'étudiants. De leur côté, la FEUQ

et la FECQ, plus conservatrices, s'étaient rétractées et entamaient une campagne anti-grève. Mais peine perdue, le ras-le-bol des étudiants exacerbés par les frais afférents a pris plusieurs associations étudiantes par surprise en leur octroyant un mandat de grève dès novembre.

Plusieurs cégeps montréalais, importants et populeux membre du MDE, ont alors menacé de quitter la FECQ si elle ne changeait pas d'avis. C'est pour cette raison, et avec un peu de retard, que la FECQ s'est alors ralliée à l'ambitieux projet du MDE. Des grèves éclatent alors dès la fin octobre dans certains cégeps militants, tel que Maisonneuve et Vieux-Montréal.

Durant les trois semaines qui suivirent, une quarantaine d'institutions se joignirent au mouvement, confirmant par le fait même le succès la campagne de mobilisation du MDE. Refusant de se présenter au sommet socio-économique du premier ministre Bouchard, (même s'il n'y avait pas été invité...) le MDE a néanmoins parti-

cipé à quelques coups fumants pour capter l'attention des médias : occupation du ministère de l'éducation durant 21 heures, et manifestation sur le porche d'une des grandes banques de la ville entre autres.

À ce jour, le MDE compte sept institutions membres : quatre collèges (St-Laurent, Maisonneuve, Vieux-Montréal et Jean-de-Brébeuf) et trois départements universitaires (sociologie à l'UQAM, anthropologie à l'Université de Montréal et philosophie à l'Université Laval). Mais la session d'hiver pourrait bien en amener d'autres à rejoindre le mouvement. « Si tout va bien, on pourrait bien recevoir quatre nouveaux membres dans les prochains mois » affirme Benoît Marcini du MDE.

Qui sait, peut-être réussira-t-il également à convaincre plusieurs étudiants d'intégrer le réseau de résistance au néolibéralisme, qui tente de mettre sur pied une consultation publique en s'inspirant d'une déclaration adoptée au Chiapas en juillet dernier. Avis aux intéressés.

Le MDE, un militantisme acharné mais hélas frivole

PHILIPPE LEMAY-BOUCHER

Autant il est étonnant de voir à quel point le mouvement est dynamique et ambitieux autant il est surprenant de constater à quel point son argumentation et ses inspirations sont biaisées et truffées de clichés.

Leurs revendications peuvent être séparées en deux groupes, selon leur caractère social ou économique. Toutes celles qui concernent les finances ont pour prémices la gratuité scolaire à tous les niveaux scolaires ainsi que l'endettement et l'appauvrissement zéro des étudiants. À moins d'avoir vécu bien confortablement en autarcie dans une grotte depuis des années, tous connaissent les problèmes budgétaires du Québec et qu'une fraction substantielle de ses dépenses (environ 35 %) est injectée dans le secteur de l'éducation. De plus, l'évidence même nous suggère un assainissement des finances publiques (je ne mentionne pas le comment, les choix de société qui en découlent et l'échéance à fixer : c'est un tout autre débat).

Vexés et même traumatisés par une théorie économique néolibérale qu'ils ne semblent pas avoir comprise, le MDE hallucine du néolibéralisme partout, même

dans l'objectif de déficit zéro. Alors que tout économiste, même marxiste, conviendra de cette nécessité à long terme, le MDE rejette cette éventualité et propose une foule de mesures compensatoires et farfelues visant à annuler l'endettement et l'appauvrissement des étudiants. Des mesures qui auraient été effectives en 1970, mais qui aujourd'hui ont perdu tout réalisme. Le MDE suggère par exemple, afin de réduire l'endettement de certains, que le gouvernement remplace tout simplement les prêts qu'il offre par des bourses équivalentes (!), qu'il annule purement et simplement les frais de scolarité à tous les niveaux et qu'il abolisse enfin la contribution parentale dès le départ du domicile familial.

La mémoire du MDE est un muscle tellement atrophié qu'il en fait pitié. Ne se souvient-il pas que depuis les années 70 le Canada et le Québec vivent largement au-dessus de leurs moyens et qu'ils ont transgressé la base de ce que John Maynard Keynes suggérait ? Peut-être les membres ont-ils oublié que les étrangers ont maintenant leur mot à dire sur nos taux d'intérêt et par le fait même sur notre économie ? Peut-être ont-ils oublié tout point de vue économique dans leur

analyse légère, de premier degré et à saveur de propagande cégépienne ?

Leurs demandes sont louables, mais ô combien irréalistes. Tous voudraient recevoir des milliers de dollars en prêts et bourses et porter le mortier dans quelques années. Cela est cependant impossible, non pas parce que des démons néolibéraux hantent la ville de Québec, mais bien à cause d'une réalité budgétaire incontournable.

« Facile alors, on taxe les riches, les entreprises et surtout les banques pour renflouer les coffres du gouvernement ». Des clichés comme celui-ci ont profusé lors de mon entretien avec un représentant du mouvement. Ils fusent également dans l'édition mensuelle de *L'Étincelle* journal officiel du MDE. Abreuvé à même les quelques déshonorantes fadaïses de certains syndicats qui manquent sérieusement d'analyse, ces phrases prêtes-à-porter ont été malheureusement répandues à grands sparages lors d'assemblées étudiantes à travers la province. Non, franchement, que quelqu'un leur inculque un semblant de macroéconomie ; il en va de la crédibilité du mouvement !

En ce qui a trait aux autres revendications, elles touchent principalement l'implication des étudiants

à l'intérieur de l'ensemble du processus scolaire. L'étudiant, aux dires du MDE, se transforme en numéro et doit subir une panoplie de cours les uns plus ennuyants que les autres et mésadaptés. Le MDE propose de revoir cette soi-disante situation désespérante en suggérant la nomination d'étudiants sur les nombreux comités de planification scolaire pour qu'enfin tous et toutes profitent d'un programme plus « plaisant » et rattaché à ce que nous vivons tous les jours. « T'es pas motivé par un cours de philo qui te demande du par-cœur, c'est pas adapté à la réalité, on devient une machine à appendre », lance le représentant du MDE.

Bien voilà, contentons-nous de ce

que nous aimons, fini l'effort ardu et les quelques notions préliminaires nécessaires à l'étude de l'histoire ou du français. On prend position en douce ; au nom des étudiants, on instaure le règne de la facilité alors que les standards de réussite sont déjà dérisoires comparés à ce que bien des Européens du même âge doivent « subir ». Ou même à ce que nos parents ont vécu.

Bien que les visées sociales et étudiantes du MDE aient un objectif social-démocrate intéressant, leur action prend racine à même plusieurs idées radicales, dénuées d'analyse et difficiles à défendre. Cela leur retire ainsi, désolé de le dire, tout le sérieux et la crédibilité nécessaire à l'élargissement de sa base.



Pour une vision plus humaine de l'éducation

MAUDE LAPARÉ

L'éducation supérieure coûte cher, trop cher disent certains. Et tout le monde tente de réduire la facture universitaire. De façon paradoxale, toutefois, l'Université de Montréal semble offrir deux programmes d'éducation primaire et préscolaire, soit un à la Faculté de l'Université et le second à l'Institut catholique de Montréal (ICM). On est en droit de se demander s'il n'y a pas là chevauchement et s'il est judicieux pour l'Université de conserver deux établissements offrant exactement le même programme.

D'autant plus que la lutte est inégale : ils sont mille à l'Université, vingt à l'Institut catholique. Dans le grand monde des universités, ce dernier trouve-t-il encore sa place ?

L'Institut catholique de Montréal a été fondé en septembre 1985 par le Cardinal Paul Grégoire pour combler les lacunes en enseignement religieux dans la formation des maîtres au primaire, à la suite de la disparition des écoles normales. Dès 1987, cette nouvelle institution s'entend avec l'Université de Montréal pour que les étudiants voulant fréquenter l'ICM soient préalablement admis à l'Université, qu'ils y suivent la moitié de leurs cours et qu'au bout de quatre ans d'études, les étudiants de l'ICM puissent obtenir leur bac en éducation préscolaire et primaire de l'UdeM avec spécialisation en formation catholique.

À première vue, l'ICM ne semble donc pas beaucoup différer de l'Université, d'autant plus que le remaniement du programme d'éducation en 1995 a obligé les universités à donner des cours d'enseignement religieux aux étudiants voulant enseigner dans les écoles catholiques. La lacune qui avait engendré la création de l'Institut étant dès lors comblée. L'Institut catholique de Montréal tombe-t-il en désuétude pour autant ?

Depuis sa création il y a onze ans, l'ICM a trouvé sa raison d'être, bien au-delà de la formation en enseignement religieux. C'est un établissement qui s'est donné comme vocation d'offrir un cadre d'étude mieux adapté au développement personnel des futurs enseignants. « L'ICM offre à ses étudiants un cadre de vie plus humain », affirme Louise Trahan, directrice de l'enseignement et de la recherche. Cette philosophie de l'enseignement, différente de celle de la majorité des établissements universitaires, est omniprésente à l'ICM.

Tout d'abord, les étudiants qui désirent s'y inscrire sont reçus en entrevue pour s'assurer qu'ils pourront s'adapter aisément à l'ICM. Ce processus permet aux membres de la direction de connaître chacun des étudiants et de les aider à cheminer dans ce milieu. De plus, il est volontaire que l'on entende peu parler de l'ICM : l'institution préfère le bouche à oreille à une campagne publicitaire commerciale. Finalement, l'ICM a choisi de donner des cours à portée plus humaine, soit principalement les cours de psychologie des enfants, d'enseignement religieux et de philosophie de l'éducation, laissant ainsi les matières plus « techniques » à l'Université. Ce partage permet aux étudiants de concilier le style d'éducation de l'ICM à la vie universitaire traditionnelle.

Le petit nombre d'étudiants est pour beaucoup dans ce contact plus personnel avec les étudiants. Ils sont une vingtaine tout au plus à étudier à l'ICM, soit sept ou huit étudiants par année. Grâce à ces petits groupes, les étudiants se sentent très vite chez eux et apprennent à mieux se connaître.

Cependant, les petits groupes présentent aussi leurs inconvénients. L'anonymat, par exemple, est exclu d'emblée. De plus, à une si petite échelle, les dissensions internes peuvent vite remettre en question l'esprit de groupe si fièrement défendu. Enfin, les étudiants qui choisissent l'ICM n'ont pas la possibilité de faire des choix, leur petit nombre les contraignant à des cours obligatoires. D'ailleurs, inconvénient majeur, faute d'inscriptions suffisantes, le programme n'a pu être ouvert cette session-ci.

Toutefois, l'approche éducative est particulièrement bien adaptée au profil d'enseignement vers lequel les étudiants se dirigent. En effet, l'approche de l'Institut vise à préparer les étudiants à s'adapter au style de vie dans lequel ils devront évoluer. Pascal Héon, un ancien étudiant de l'ICM, avoue à ce sujet : « N'y a-t-il pas de meilleure façon pour apprendre une langue étrangère que l'immersion ? De même, il n'y a pas de meilleure façon pour devenir maître d'enfants que de croître à l'image de la classe... ». Peut-être est-ce cette formation plus personnelle qui fait que le taux de placement des étudiants sortants est excellent...

L'ICM offre donc une voie d'éducation parallèle mais différente aux étudiants qui veulent se diriger en éducation préscolaire et primaire et c'est à ce titre qu'il s'est taillé sa place. D'autant plus que, financièrement parlant, l'ICM est presque entièrement financé par des fonds privés, soit par la Fondation des Amis de l'ICM, incorporée en janvier 1984.

« L'avenir, c'est l'espoir ! », affirme en plaisantant Madame Trahan au sujet des projets d'avenir de l'institution. Avant de s'engager dans d'autres voies, l'ICM doit d'abord faire ses preuves par la qualité de la formation de ses finissants. Lorsque ce sera fait, peut-être l'Institut tentera-t-il d'élargir son champ d'activités. En attendant, l'établissement s'efforce de former ses étudiants de la meilleure façon possible, humainement.

Pour obtenir de plus amples informations, présentez-vous journées portes ouvertes les 25 janvier et 15 février de 10 h 00 à 15 h 00. 735-4881.

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiants et employés de McGill (avec carte) : \$4.60 par jour, \$4.05 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public : \$5.75 par jour, \$4.90 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Earn \$100-200/day Master School of Bartending—bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15yrs. McGill rate. 849-2828.

PERSONNEL DEMANDÉ

Aimeriez-vous travailler dans une ambiance dynamique et sympathique? Second Cup vous propose une formation de conseiller en café pour servir sa clientèle.

LIEU:

3498 Avenue du Parc + Milton (près de McGill)

Nous offrons:

- Salaire concurrentiel
- Horaire souple
- Cadre de travail agréable

Si vous désirez en savoir plus sur le monde merveilleux des cafés fins et faire partie d'une chaleureuse équipe de passionnés du café, entrez pour remplir une demande d'emploi:

Postez/fax CV:
967 Duprat
Laval, Que
H7X 2L6
fax 969-5441
tél. 689-8147



TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect 5.1. Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 28 years experience. \$1.75/D.S.P. 7 Days/week. Campus/Peel/Sherbrooke. Paulette/Roxanne 288-9638/288-0016

Count on me... Save time Text processing by reliable professional. Term papers, theses. Rapid service \$1.50/pg double spaced Atwater/de Maisonneuve 935-9528

À VENDRE

Stat Camera. Itek 540. Best offer. Call 398-6790/6791.

COURS/ÉDUCATION

Come and practice your French with Francophones. Bilingual Club Half and Half. Tel. 465-9128.

African drumming or dancing courses with 2 masters of the national company of Ghana. First class free. Call 287-7639.

Graduate student, Université de Montréal, seeking English native speaker to practice English. Can also help you improve your French. 343-8039/344-8524

SPRING BREAK

All Inclusive starting at quad. occ.

1. Venezuela (Feb. 22-Mar. 2) \$759
2. Acapulco (Feb. 20-27) \$849
3. Puerto Vallarta (Feb 20-27) \$889

All prices are per person and include airfare, taxes, hotel on the beach, 3 meals/day, open bar and non-motorized sports.
(QUEBEC PERMIT HOLDER)

LIMITED SEATS!!! \$200 DEPOSIT REQUIRED ASAP.

Call Billy at General Tours 871-9600



PROGRAMME DES MONITEURS DE LANGUES OFFICIELLES

L'an dernier, Lorraine, Pascale et Ghislain ont, comme des centaines de jeunes Québécoises et Québécois, vécu une expérience inoubliable: ils ont eu la chance unique de participer au Programme des moniteurs de langues officielles. En donnant un coup de pouce à un enseignant ou à une enseignante, ils ont contribué à faire connaître la réalité québécoise à des jeunes d'autres provinces, tout en découvrant eux-mêmes une autre culture.



Les moniteurs et monitrices à temps partiel poursuivent simultanément des études collégiales ou universitaires dans la province qui les accueille. Les moniteurs et monitrices à temps plein se consacrent entièrement à cette tâche. Ils doivent avoir terminé au moins une année d'études universitaires. La rémunération offerte est de 3 500 \$ pour huit mois de travail à temps partiel et de 11 400 \$ pour neuf mois de travail à temps plein.

Pour participer au Programme en 1997-1998, il faut s'y inscrire au plus tard le 15 février 1997. Pour obtenir plus de détails sur le Programme, il suffit de s'adresser:

- à la personne responsable de l'aide financière aux étudiants dans son établissement d'enseignement;
- aux directions régionales du ministère de l'Éducation;
- au ministère de l'Éducation
Direction de l'aide financière aux étudiants
Service des programmes de langue seconde
1035, rue De La Chevrotière
Québec (Québec) G1R 5A5
Tél.: (418) 643-3750.

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Éducation

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Conseil des ministres de l'Éducation (Québec)
Conseil des ministres de l'Éducation (Canada)

Les dons d'organes sauvent... des VIES!

Montréal: (514) 286-1414
Québec: (418) 845-4110



Echange Montréal - Moncton

Le Sort des Maritimes

Afin d'élargir les horizons des différents débats soulevés par le McGill Daily français, la rédaction du journal vous propose périodiquement un échange d'opinions sur des questions d'actualités. Tristan E. Landry, du McGill Daily français, et Joël Belliveau du Front de l'Université de Moncton se penche cette semaine sur la question des subventions du gouvernement fédéral faites aux provinces maritimes.

CHER JOËL

À l'époque du discours néolibéral de Mike Harris, de sa révolution du « Common sense » et du déficit zéro, il n'est pas rare de voir des économistes proposer la thèse ambitieuse d'arrêter les subventions aux régions défavorisées, plus particulièrement celles accordées aux Maritimes. Subventionner ou ne pas subventionner les Maritimes, telle semble être LA question que se posent tous les économistes canadiens concernés par le développement régional. Pouvons-nous continuer de permettre à ces « have not provinces » de siphonner les maigres ressources du Fédéral de la sorte ? Cette idée, qui a déjà fait son bout de chemin dans l'Ouest, semble maintenant avoir attiré l'attention du centre du Canada et celle du gouvernement Chrétien.

Sans se lancer au cœur de ce débat, force est d'admettre que les Maritimes, plus que toute autre région canadienne, ont obtenu leur grande part de subventions d'Ottawa. De l'assurance-emploi aux subventions industrielles versées pour le développement régional, les habitants des Maritimes reçoivent bien plus de dollars en aide économique qu'ils n'en payent en impôts. En 1996, sur un milliard de dollars versés en subventions par le seul Ministère de l'Industrie, les provinces de l'Atlantique en obtiennent plus du tiers.

En tant qu'habitant du Canada « central », il me semble évident que les subventions versées aux Maritimes doivent être abandonnées puisqu'elles ne favorisent nullement le développement économique à long terme. Depuis des décennies, l'assurance-chômage a servi de vache à lait à ces provinces, et ce en favorisant le travail purement saisonnier. La pêche, l'industrie du bois et le tourisme ont bénéficié, voire surécru, grâce

à la générosité d'Ottawa. On peut même dire que le Fédéral a créé avec l'assurance-chômage un cycle de dépendance qui a maintenu en vie quasi-artificiellement de nombreux villages de la côte est. En comblant le revenu des employés de ces secteurs saisonniers, il a dilapidé une part excessive des fonds publics sans pouvoir créer une base économique solide dans la région.

Et que dire des subventions perdues dans des projets de développement économique inutiles ? Qui ne se souvient pas, par exemple, des millions perdus dans le méga-projet d'Iberville ? Même les retombées du projet du Pont de la Confédération n'ont pas été en mesure d'enrayer le haut taux de chômage présent dans l'ensemble de la région...

La région de l'Atlantique possède évidemment un potentiel économique important, un potentiel qui se développe peu à peu dans certains secteurs, tout particulièrement dans le domaine des télécommunications. Des villes comme Moncton et Halifax ont tranquillement été capables de se diversifier dans les secteurs de haute technologie et de survivre sans l'aide omniprésente d'Ottawa. Toutefois, pour tous les Monctons de ce monde, il existe aussi des Corner Brook ou des Truro avec des taux de chômage frôlant les 20 %. Il est même devenu plus économique pour le Fédéral de fournir des primes de déménagement pour les gens sans emploi vers des provinces créatrices d'emplois, telles que la Colombie-Britannique ou l'Alberta, que de les faire vivre de l'assurance-emploi dans les Maritimes !

Dans les Maritimes, on voit bien sûr cette situation d'un œil différent : ce « grand déménagement » ressemble davantage à une menace, comme si Ottawa cherchait à fermer définitivement la région. Au contraire, on peut dire que le Fédéral permet finalement aux

provinces de l'Atlantique de développer leur potentiel à long terme, de mettre l'accent sur les secteurs économiques plus viables. À ce chapitre, le Nouveau-Brunswick semble déjà avoir un pas d'avance sur l'ensemble des Maritimes. Frank McKenna, au grand déplaisir de ses autres homolo-

SALUT TRISTAN

Comme toujours, ton œil perçant a vu l'évident : un montant substantiel d'argent est dépensé chaque année par le gouvernement fédéral en vue du développement régional des provinces de l'Atlantique. Toutefois il n'y a pas que l'évident qui soit pertinent quand on traite d'un sujet aussi controversé que la répartition des ressources nationales. Si on cherche un peu, on peut voir que les économies du Québec et de l'Ontario bénéficient (pour ne pas dire dépendent) elles aussi de fonds fédéraux, quoique de façon beaucoup plus subtile.

L'Agence de promotion économique du Canada atlantique (APECA) et le Western Diversification Department (WD), les deux agences fédérales de développement régional, ont toutes les deux des budgets bien définis qui sont rendus publics chaque année. Tout le monde sait que les deux régions périphériques reçoivent l'appui du Fédéral. Ce qu'une majorité de gens ignore, par contre, c'est que le budget du WD est supérieur à celui de l'APECA, malgré l'abondance relative de ressources naturelles dans l'Ouest ! Étant donné qu'il n'y a pas d'agence pour le Canada « central », la population en vient à croire que le Fédéral ne subventionne pas ces régions. Rien ne pourrait être plus faux.

Le ministère de l'Industrie et du Commerce a pour mission de préparer le Canada pour la « nouvelle économie » ; il doit s'assurer que le Canada possède des industries compétitives à l'échelle planétaire. Pour atteindre ce but, le Ministère a recours à plusieurs tactiques : octroi de prêts sans intérêts, octroi de prêts risqués et, oui, bien en-

tes provinciales, fait un excellent boulot en vendant aux entrepreneurs canadiens les avantages économiques de sa province.

En fin de compte, la seule chose que peuvent reprocher les gens des Maritimes à Ottawa est d'avoir mis trop de

tendu, des subventions (par exemple pour la recherche et le développement). Théoriquement, ces faveurs peuvent être octroyées à des entreprises se situant n'importe où au pays. La réalité est tout autre. Puisque l'Ontario et le Québec possèdent la plupart des entreprises œuvrant dans des domaines de pointe, ces deux provinces récoltent la très grande majorité de l'aide du Ministère. La valeur de cette assistance se calcule en dizaine de milliards de dollars, somme qui rend presque impertinente le demi-milliard accordé annuellement à l'APECA.

Autre chose bizarre : le Premier ministre ontarien, Mike Harris, celui qui prétend abhorre le seul son du mot « subvention », n'a aucun problème à accepter l'intervention du gouvernement fédéral auprès de ses entreprises. Soyons francs : sommes-nous certains que les industries de l'aérospatiale, de la pharmaceutique et de l'informatique situées à Montréal et à Ottawa seraient concurrentielles à l'échelle planétaire sans le soutien du gouvernement fédéral ?

C'est un fait : la collaboration du gouvernement fédéral (par l'entremise du ministère de l'Industrie et du Commerce) donne à des entreprises ontariennes et québécoises telles Bombardier un avantage comparatif, chose indispensable en cette ère de commerce international libéralisé. Puisque le Canada en entier doit s'accommoder du libre-échange, c'est le devoir d'Ottawa d'accorder le même traitement aux provinces « périphériques », afin qu'elles aussi puissent se développer des secteurs compétitifs sur les marchés mondiaux. Si on doit corriger les programmes

temps avant d'abolir les subventions au développement régional et de prendre conscience des bienfaits que cela a engendré. Les subventions sont mortes ! Vive les subventions !

Tristan-E. Landry
McGill Daily français

sociaux afin de limiter les abus, soit ! Mais que la somme soit réinvestie dans le développement économique des provinces de l'Atlantique. Et puis, qu'Ottawa veuille appeler cela du développement régional ou du développement industriel, on s'en fou ! C'est du pareil au même, alors qu'on ne nous dise pas que les Maritimes jouissent d'un traitement préférentiel !

Joël

PS: J'aimerais aussi faire remarquer que les programmes de développement régional semblent quand même avoir fonctionné, bien que les résultats n'ont pas été instantanés et que nous sommes pas encore au but. Entre 1961 et 1988, le revenu gagné par habitant (qui exclu les transferts gouvernementaux) est passé de 64 % à 70 % de la moyenne canadienne au Nouveau-Brunswick. Les autres provinces de l'Atlantique ont aussi connu des hausses. En 1961, le N.-B. était la province ayant la plus basse proportion d'habitations dotées de plomberie intérieure. En 1991, c'est une des provinces ayant le plus d'ordinateurs par habitation !

SI VOUS AVEZ QUELQUE COMMENTAIRE À FAIRE CONCERNANT QUELQUE ARTICLE, VOUS POUVEZ MAINTENANT NOUS ENVOYER VOTRE COURRIER À NOTRE ADRESSE ÉLECTRONIQUE :



Daily@generation.net